

La révolution verte en Asie : essai de bilan et perspectives

Gilbert Étienne

Citer ce document / Cite this document :

Étienne Gilbert. La révolution verte en Asie : essai de bilan et perspectives. In: Tiers-Monde, tome 28, n°112, 1987. Les débats actuels sur le développement. pp. 909-918;

doi : 10.3406/tiers.1987.4542

http://www.persee.fr/doc/tiers_0040-7356_1987_num_28_112_4542

Document généré le 24/05/2016

LA RÉVOLUTION VERTE EN ASIE : ESSAI DE BILAN ET PERSPECTIVES

par Gilbert ETIENNE*

La révolution verte est entrée dans sa troisième décennie, ce qui permet d'en tirer un premier bilan économique et social. Il est non moins important de s'interroger sur l'avenir, en essayant de ne plus retomber dans les erreurs d'appréciation qui ont marqué les premières phases du processus.

LE DÉMARRAGE, UN BEL EXEMPLE DE COOPÉRATION

Dans les années 1960-1965, l'agriculture de nombreux pays asiatiques donne des signes d'essoufflement. Les gains de production acquis après les indépendances dans le cadre des techniques traditionnelles commencent à plafonner en même temps que la mise en valeur de nouvelles terres¹. Des alertes à la famine (Inde) ou une véritable famine (Chine de 1959 à 1961) accentuent le besoin d'accélérer la cadence de la production agricole, si l'on veut éviter une trop grande dépendance du grain étranger dont les importations sont en train de s'accroître dans plusieurs pays.

Les agricultures asiatiques reposent à l'époque sur un riche passé : des techniques traditionnelles souvent intensives, une large gamme de moyens d'irrigation, diverses techniques de fumure des sols, un outillage différencié, mais comme l'écrivait, à l'époque, l'économiste américain T. W. Schultz², tout système de production finit par plafonner faute d'innovations techniques. Dans les régions les plus avancées, le paysan arrivait à 2 500 kg/ha de paddy (1 650 de riz) et à 1 200-1 500 kg/ha de blé, normes qui ne pouvaient assurer des conditions de vie même très frugales, au moment où les densités au kilomètre carré (zones de plaines) atteignaient souvent 400-600 habitants, sinon plus. Et dans de vastes régions, les rendements étaient sensiblement inférieurs

* Professeur aux Instituts universitaires de hautes études internationales et d'études du développement de Genève.

1. Sur ce point, des exceptions comme la Birmanie, la Thaïlande, le Cambodge.

2. *Transforming Traditional Agriculture*, New Haven, Yale University Press, 1964.

(1 000-1 500 kg/ha de paddy) avec une pression démographique non moins élevée.

La révolution verte survenait donc au moment où les paysans asiatiques avaient le dos au mur : dans la plupart des pays, il restait peu de terres à défricher, la seule issue débouchait sur une hausse vigoureuse des rendements à l'hectare et des doubles ou triples récoltes annuelles sur le même sol dans l'année.

Les essais d'engrais chimiques dans les années 1950 donnaient des résultats relativement limités. Les variétés traditionnelles de céréales n'y étaient sensibles que jusqu'à un seuil de rendement de 2 000 kg/ha de blé ou de riz. Pour aller plus loin, il fallait des variétés qui, génétiquement, réagissent plus positivement aux engrais chimiques et qui soient plus courtes sur tige que les plantes habituelles, de manière à éviter que la plante aux lourds épis ne verse au moindre souffle de vent.

L'usage des engrais chimiques implique une bonne maîtrise de l'eau (à temps, en quantité voulue), ce qui nécessite plus d'eau que pour les variétés traditionnelles. Par exemple, dans le nord de l'Inde, le blé traditionnel peut se contenter de trois ou quatre irrigations, contre cinq ou six pour les nouveaux blés.

Il existe donc *des liens étroits entre semences-engrais-eau*. Si l'un des maillons de la chaîne manque, l'ensemble du système est compromis.

Génétiquement homogènes, les nouvelles variétés sont plus vulnérables aux parasites que les espèces traditionnelles. Or ceux-ci sont particulièrement nombreux en saison des pluies, ce qui nécessite *des traitements antiparasitaires* : pesticides, insecticides, combinés ou non à la lutte par des moyens biologiques.

Ces nouvelles variétés de céréales se répartissent en deux grandes catégories : les hybrides (millet, maïs, parfois riz) qu'il faut renouveler chaque année car les grains récoltés puis utilisés comme semences ne donnent que de faibles rendements. Pour le blé et la plupart des variétés de riz, les mêmes semences peuvent être utilisées pendant quatre ou cinq ans, période après laquelle il faut changer de semences, pour éviter les risques de dégénérescence.

En résumé, ce qu'on appelle révolution verte constitue *un processus rendu complexe par l'interdépendance de plusieurs facteurs : l'eau, les semences, les engrais, selon les cas les pesticides*; un *renouvellement régulier des semences*, ce qui suppose un processus continu de mise au point de nouvelles variétés et leur multiplication.

Cette révolution agricole qui s'était opérée en Europe et au Japon surtout dans l'après-guerre a atteint le reste de l'Asie dans les années 1962-1970. L'introduction des nouvelles semences en Afghanistan, dans le sous-continent d'Asie du Sud (Inde, Pakistan, Bangladesh) et l'Asie du Sud-Est doit beaucoup aux fondations américaines Ford et Rockefeller, bientôt soutenues par l'US-AID (aide des Etats-Unis). Il faut relever non sans étonnement l'absence, au départ, de la FAO, la pesante et pas très efficace organisation des Nations Unies qui s'occupe de l'agriculture et de l'alimentation.

Pour le blé et le maïs, le point de départ est le CIMMYT au Mexique, créé en 1966. Il constitue l'élargissement du programme de recherche déjà existant de la fondation Rockefeller et du gouvernement mexicain; pour le riz, l'Inter-

national Rice Research Institute est créé par les deux fondations aux Philippines en 1959.

Les progrès les plus spectaculaires commencent par toucher le blé. Les variétés d'origine mexicaine se sont révélées d'emblée bien adaptées à de nouveaux terroirs : en Afghanistan, au Pakistan, en Inde. En revanche, ces blés n'ont pas donné de bons résultats en Chine.

Pour le riz, les progrès ont été très variables. En effet, le riz est cultivé sous une gamme de microclimats plus élevée que pour le blé. En outre, cultivé en saison des pluies, le riz est plus sensible aux parasites que le blé irrigué en saison sèche. Ainsi les premières variétés philippines ont bien donné en Indonésie, alors qu'au Bangladesh et dans plusieurs régions de l'Inde, ce fut l'échec. Progressivement néanmoins la recherche avance et les plus récentes variétés commencent à donner de bons résultats.

L'essor des nouvelles semences est facilité par la multiplication des instituts de recherches dans pratiquement tous les pays d'Asie, et les liens étroits qui existent entre eux : échanges d'expériences, de semences, recherche portant sur des variétés qui, génétiquement, résistent mieux aux parasites.

En Chine apparaissent, à la fin des années 1960, des variétés hybrides de maïs et de sorgho à haut rendement, ainsi que des variétés naines de riz, et vers 1980, des riz hybrides. De nouveaux blés se propagent également.

Les progrès très rapides de la recherche pour les céréales représentent la pointe d'un iceberg. Ils sont le fruit de plusieurs décennies de travaux sur le blé, le riz, le maïs en milieu tempéré (pays occidentaux et Japon). Or, lorsqu'on commence à zéro, ou peu s'en faut, pour d'autres plantes : légumineuses, certains oléagineux, manioc, les résultats exigent une longue période de gestation, ainsi qu'on le constate dans les instituts asiatiques qui se sont attaqués à ces plantes vers 1970 seulement.

LA DIFFUSION

L'interdépendance des facteurs évoqués ci-dessus se heurte aux *contraintes du milieu physique*. Les régions arides ou semi-arides non irriguées, à faible et irrégulière pluviosité, se trouvaient d'emblée écartées : les plateaux afghans où le blé ne dépend que de la fonte des neiges, de vastes régions de l'Inde péninsulaire, les énormes espaces de la Chine du Nord-Ouest.

Les plaines de riz pluvial — non irrigué — telles qu'on en trouve dans le bassin du Gange et du Brahmaputra, les parties non irriguées des bassins fluviaux de Birmanie ou de Thaïlande ne pouvaient escompter des hausses marquées de rendement. Les pluies ont beau être relativement fortes, elles peuvent varier d'un an à l'autre ou se trouver mal réparties durant la mousson. En Inde, par exemple, les pluies de fin septembre sont cruciales. Si elles font défaut, le riz souffrira malgré une pluviosité totale satisfaisante.

Obstacle inverse : de vastes régions bien arrosées d'Asie souffrent, faute de drainage, d'une surabondance d'eau. Les paysans recourent à des riz flottants

de faible rendement; soit des variétés dont la tige pousse à mesure que l'eau monte. Celle-ci peut atteindre jusqu'à quelques mètres, au point que dans certaines parties de la plaine de Thaïlande, la récolte du riz se fait en petit bateau. Courtes sur tige, les nouvelles variétés se trouveraient noyées. De plus l'excès d'eau éliminerait les engrais.

Finalement c'est dans les plaines irriguées ou irrigables que les nouvelles semences donneront des hausses vraiment spectaculaires de rendement, soit le double, le triple ou plus des rendements traditionnels.

UNE PREMIÈRE VICTOIRE

Au niveau national, la production de céréales a connu une forte expansion au cours des vingt dernières années : recul ou suppression du déficit en grain dans la plupart des pays, à une grave exception près, le Bangladesh. Les Philippines, l'Indonésie, l'Inde, le Pakistan sont devenus autosuffisants, sauf en cas de conditions météorologiques particulièrement mauvaises. La Chine équilibre à peu près en volume ses exportations de riz et celles de maïs (ces dernières en forte hausse) avec les importations, en baisse, de blé. Sri Lanka et la Malaysia voient diminuer leur déficit en riz. Quant aux pays exportateurs de grain (Thaïlande, Birmanie, Pakistan), ils continuent à écouler du riz sur le marché mondial et, pour le premier, du maïs et du manioc.

Parallèlement, et quels que soient les choix idéologiques, les gouvernements ont mis au point des politiques de stockage du grain : construction de silos publics, achat par l'Etat d'une partie du grain pour constituer des réserves et, selon les cas, vendre le grain à prix modéré à côté du marché privé. Autour de 1985, des pays comme la Chine, l'Inde, l'Indonésie, ne savaient plus où stocker le grain.

La production a également bénéficié de politiques relativement efficaces des prix des produits du sol, des engrais, des semences..., contrairement à ce qui s'est passé dans maints pays au sud du Sahara.

Cette situation permet d'affirmer que *pour la première fois dans leur histoire, les pays d'Asie ont réussi à supprimer le risque de véritables famines*. En effet, en cas de mauvaise récolte, les gouvernements lâchent leurs stocks sur le marché, ce qui évite la flambée des prix et la mort des pauvres faute d'argent pour acheter du grain. Des distributions de secours, voire des dons, sont organisés, par ailleurs dans les régions sinistrées. Même si ces mesures ne fonctionnent pas sans faille, elles permettent d'éviter les hécatombes du passé.

UN NOUVEAU MODE DE PRODUCTION

En Amérique latine, se creusent les écarts entre l'agriculture traditionnelle et les domaines (de 100 à 200 ha jusqu'à des milliers) qui recourent en gros aux mêmes techniques (une mécanisation poussée) qu'en Europe ou aux Etats-Unis.

Il en va différemment en Asie. Il existe certes aujourd'hui des domaines de 10

à 100 ha passablement mécanisés. Mais dans l'ensemble, petits, moyens et grands propriétaires n'empruntent que certaines innovations techniques décisives : les semences, les engrais chimiques, parfois les pesticides, le cas échéant la pompe d'irrigation. Quant au tracteur ce n'est plus un engin d'aspect insolite. Il se fait remarquer au Pakistan, dans certaines régions de l'Inde. En Chine son usage s'est beaucoup répandu. Le motoculteur joue un rôle croissant, notamment en Extrême-Orient. Des petites machines batteuses se multiplient dans certaines régions.

Néanmoins, beaucoup d'anciennes pratiques culturelles demeurent : labours à l'araire avec les bœufs ou un buffle, sarclage à la main, moisson à la faucille, battage avec des bœufs.

Ce faisant, les paysans obtiennent des rendements élevés tout en augmentant les besoins en main-d'œuvre. Il paraît vraisemblable qu'à la longue la mécanisation gagnera davantage de terrain, mais pour le moment, on peut parler d'un nouveau mode de production.

Ce n'est plus l'agriculture traditionnelle, ce n'est pas la copie du modèle occidental, mais une combinaison de l'ancien et du nouveau, bien adaptée à des pays souffrant de densités rurales toujours plus lourdes.

DES GRENIERS PLEINS, MAIS DES VENTRES VIDES

Comment expliquer que l'Inde dispose de gros stocks de céréales et qu'en même temps des couches importantes de la population restent encore très mal nourries, situation qui peut se répéter dans d'autres pays, y compris, sur une moindre échelle, en Chine ?

Les statistiques nationales masquent de très grosses variations de croissance entre les zones avancées et celles où la production reste semi-stagnante ou, tout au moins, suit avec peine la courbe de la population, écarts qui peuvent être dus à différentes causes. Tout d'abord, comme nous l'avons vu, de vastes régions ne sont pas, de par leur milieu physique, favorables à la révolution verte. En 1982, je visitais des districts de hauts plateaux et de montagnes dans le nord-ouest de la Chine où les rendements du blé oscillaient, comme il y a quarante ans, autour de 300 à 600 kg/ha au gré des bonnes et mauvaises années, par manque de possibilités d'irrigation et de pluies assez abondantes. Dans l'Inde péninsulaire, mêmes constatations pour les mêmes raisons avec des rendements de millet entre 200 et 500 kg/ha.

Dans les plaines qui, faute de drainage, souffrent d'excès d'eau, la production ne connaît pas non plus de bond en avant : plaines orientales de l'Inde, nombreux districts du Bangladesh. Ailleurs, ou dans les mêmes régions, le manque d'infrastructures, une organisation insuffisante du développement freinent la diffusion des nouvelles semences.

De 1970-1971 à 1983-1984 (deux bonnes années), la production de céréales et légumineuses en Inde a passé de 108,4 millions de tonnes à 152,4 millions. Or de l'accroissement de 44 millions de tonnes, 23,4 millions de tonnes ont été fournies

par le Panjab, le Haryana, l'Uttar Pradesh (zones du nord-ouest de l'Inde), et par l'Andhra dans le sud. Dans de telles régions, la poussée des céréales soutenues par les progrès de l'irrigation, semences, engrais éventuellement pesticides, provoque ou accompagne des réactions en chaîne correspondant à un *processus global de développement* : construction de routes en dur, électrification, diversification de l'économie rurale : culture de légumes, élevage, lait, petites industries, commerce... En conséquence le marché du travail s'élargit : les petits paysans et les sans-terre trouvent plus de travail, y compris toutes sortes de petites activités secondaires, et les salaires agricoles tendent à augmenter en valeur réelle. Quant aux petits propriétaires, ils se débrouillent pour acquérir les nouveaux intrants. Ainsi, la pauvreté recule.

Ces observations se répètent ailleurs, notamment au Pakistan et même en Afghanistan, avant la guerre actuelle. A Java, en Indonésie, Jean-Luc Maurer fait des constatations identiques³. En Chine, à l'ère de la collectivisation comme aujourd'hui, les régions avancées, bien équipées et aménagées, tout en alimentant les silos du gouvernement, assurent des niveaux de vie très supérieurs aux régions où la production n'augmente que lentement. Dans les années 1972-1978, je relevais des écarts de revenu collectif allant de 1 à 6.

Dans les régions de faible croissance, que ce soit en Chine, en Inde ou ailleurs, comment escompter des hausses nettes de niveau de vie avec une production languissante face à une population qui se multiplie rapidement? Dans de telles régions de l'Inde le marché du travail s'élargit trop lentement, les salaires stagnent, parfois même baissent. Ainsi les pauvres n'ont-ils pas les moyens de se mieux nourrir, contrairement aux pauvres des districts riches. Au Bangladesh, la situation est analogue, à quelques exceptions près comme le district avancé de Comilla où les salaires agricoles n'ont pas baissé depuis vingt ans, mais ont légèrement augmenté en termes réels.

REGARDS SUR UN RÉCENT PASSÉ

Pendant des années, la révolution verte a suscité beaucoup de confusion. Ses propagandistes annonçaient la fin des difficultés alimentaires du Tiers Monde et imaginaient des changements aussi rapides que profonds. Quant à ses détracteurs, tout en reconnaissant des accroissements de production, ils prédisaient que la révolution verte allait virer au rouge, sous l'effet des tensions sociales. D'autres lançaient le slogan : « Les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent. » Quant aux écologistes, ils portaient en guerre contre les engrais chimiques, les pesticides et parfois même l'irrigation.

Que constatons-nous aujourd'hui? Une croissance économique inégalement répartie dans l'espace, la victoire contre la famine, mais pas encore contre la faim, une amélioration du sort des petits propriétaires et des paysans sans terre dans

3. Jean-Luc Maurer, *Modernisation agricole, développement économique et changement social. Le riz, la terre et l'homme à Java*, Paris, PUF, 1986, 324 p.

les zones où l'on peut parler de réelle révolution verte⁴. Quant aux tensions sociales, si l'on prend la carte de l'Inde, en général elles ne coïncident pas avec les zones de pointe, mais avec les districts somnolents.

Autre élément, les réserves constituées par les gouvernements exercent des effets sociaux positifs en évitant la famine et en restreignant les trop grosses fluctuations des prix, ce que l'économiste indien M. L. Dantwala appelle *instant socialism*.

Selon d'autres critiques, la révolution verte accroît la dépendance du Tiers Monde des multinationales, notamment les fabricants d'engrais, de pesticides, d'outillage. En réalité dans *toute* l'Asie ces industries sont en plein essor selon différentes formules : livraisons d'usines clés en mains sur une base commerciale, *joint ventures*, projets financés par l'IDA de la Banque mondiale... on assiste à une autonomie progressive des pays asiatiques dans la capacité à créer leurs propres usines. Si certains d'entre eux ne couvrent pas encore tous leurs besoins en intrants, d'autres s'en approchent.

Les faits que nous venons d'énumérer commencent à être à peu près acceptés, sauf par les esprits sectaires. Il est cependant mélancolique de constater le temps qu'il a fallu pour mettre en question, par exemple, le slogan fallacieux entre tous sur « les pauvres qui s'appauvrissent » dans la révolution verte⁵.

Enfin rappelons les multiples et savants rapports qui pendant des années envisageaient le plus sombre avenir pour l'Asie⁶. Ici aussi les prévisions ou les scénarios ont été démentis par la réalité. Et dire que notre époque se glorifie d'un progrès sans précédent dans la recherche scientifique!

Restent les arguments des écologistes. C'est vrai qu'un mauvais dosage d'engrais chimiques a des effets nocifs sur les sols comme le mauvais usage des pesticides, ou encore que l'irrigation peut provoquer la salinité des terres... Mais face à ces risques ou ces ennuis d'ailleurs évitables⁷, l'alternative est simple : ou bien les engrais ou bien le cercueil pour les Chinois, le bûcher funéraire pour les Hindous, le linceul pour les Musulmans... à moins que pour sauver les hommes, les gouvernements n'acceptent une énorme dépendance du grain étranger!

En effet les « solutions alternatives » (techniques traditionnelles améliorées) ne permettent pas de pousser les rendements et les multirécoltes *assez haut* pour répondre au poids toujours plus lourd de la population. L'enjeu actuel est de permettre à des propriétaires de vivre décemment sur un tiers d'hectare à un hectare⁸ lorsque les conditions physiques le permettent, objectif à peu près atteint

4. Il s'agit là d'une tendance dominante, qui, évidemment comporte des exceptions.

5. Ce caractère fallacieux était pourtant flagrant dès les premières enquêtes au début des années 1970.

6. Cf. entre autres M. Mesarovic et E. Pestel, *Stratégie pour demain*, 2^e rapport au Club de Rome, Paris, Seuil, 1974.

7. Nous y revenons plus loin, cf. G. Etienne, *Le développement rural en Asie*, Paris, PUF, IEDES, 1982.

8. Nous faisons référence aux plaines irriguées ou irrigables dont les densités de population sont particulièrement lourdes.

pour le moment dans les districts avancés de Chine, de Java ou de l'Inde, objectif encore assez lointain dans bien d'autres zones de ces mêmes pays et de beaucoup d'autres.

REGARDS SUR L'AVENIR

Après les excès de pessimisme sur l'Asie, il faut craindre les excès d'optimisme dont on perçoit plus d'échos chez ceux qui jugent de loin que chez les intéressés! De 1982 à 1986, lors de différentes missions d'études en Chine, en Inde, au Pakistan, au Bangladesh, j'ai interrogé longuement beaucoup d'esprits avertis et de cadres expérimentés. Malgré les succès obtenus (sauf au Bangladesh)⁹, la note n'est nullement au triomphalisme. Au contraire, nos interlocuteurs soulignent que les prochaines étapes ne seront pas plus aisées que celles déjà franchies. Certains craignent que ce soit même le contraire.

Distinguons trois grandes catégories de régions : celles qui sont déjà avancées, celles qui restent encore pauvres mais sont potentiellement riches grâce à leurs ressources en irrigation notamment, celles qui, du fait des contraintes physiques, devront se contenter de hausses relativement modestes de rendement grâce à des techniques culturales mieux adaptées aux conditions semi-arides ou arides (*dry farming*).

Dans la première catégorie, les rendements de 3 000-4 000 kg/ha de blé ou de riz décortiqué que l'on rencontre aujourd'hui peuvent encore s'élever, mais de guère plus d'une tonne comme moyenne sur de grandes surfaces. Or cet objectif ne sera pas facile à atteindre, car il exige un système (irrigation, semences, engrais...) qui fonctionne quasi sans failles.

Dans la deuxième catégorie les rendements de 1 000-1 500 kg/ha de blé, de riz, de maïs, peuvent au moins doubler moyennant une maîtrise de l'eau meilleure qu'aujourd'hui, mais imparfaite. Des applications d'engrais chimiques inférieures aux prescriptions représenteraient déjà un progrès par rapport à la consommation très faible d'aujourd'hui. De plus, l'introduction d'une irrigation, même inadéquate, permettrait souvent une deuxième récolte en saison sèche. Ces progrès auraient une incidence économique et sociale considérable. Imaginons par exemple un paysan qui produit 800 à 1 000 kg/ha de riz en un an alors qu'il pourrait avoir 2 000 kg/ha de riz suivi de 1 500 à 2 000 kg/ha de blé.

Les terres condamnées à rester à la merci des pluies peuvent, au prix de techniques délicates, gagner quelques quintaux à l'hectare, mais elles ne pourront compter sur une seconde récolte en saison sèche. Encore plus que les zones irriguées, de telles régions devront créer toujours plus d'emplois hors de l'agriculture pour améliorer le sort des populations.

Dans ce contexte comment se présente l'avenir? La recherche dans le secteur céréalier doit continuer à s'améliorer, de même que le renouvellement des semences, condition qui est loin d'être remplie partout. L'usage des engrais chi-

9. Cf. mon article dans *Tiers Monde*, 1984, n° 98.

miques laisse à désirer; il faut entre autres mieux équilibrer engrais azotés et phosphate. Il reste énormément à faire en matière de traitements antiparasitaires, y compris par les méthodes biologiques et grâce à de nouvelles variétés, génétiquement plus résistantes, à certains parasites. De coûteux travaux de drainage sont nécessaires dans certaines régions, soit pour lutter contre la salinité (notamment au Pakistan), soit pour réduire l'excès d'eau même par pluies normales (plaines de l'Inde orientale, Bangladesh, bassin du Yangzi en Chine...). Les ensembles de canaux d'irrigation au Pakistan, en Inde et en Chine exigent de grosses dépenses de réfection et d'amélioration. Quant à la lutte engagée dans les cultures ne dépendant que des pluies, elle s'annonce fort délicate et de longue haleine pour des gains relativement modestes.

En substance, plus les rendements s'élèveront en même temps que les surfaces à deux ou trois récoltes annuelles, plus l'agriculture deviendra exigeante en intrants.

De surcroît, l'agriculture va s'intégrer toujours plus à l'ensemble de l'économie. Les routes, l'électricité, la livraison en temps voulu et en quantités voulues d'intrants mettront à rude épreuve la planification, sans parler des liens entre celle-ci et l'économie internationale.

Il ne faut certes pas tomber dans l'obsession de l'autosuffisance alimentaire. Des pays déjà riches comme la Corée du Sud importent passablement de grain, mais c'est pour nourrir le bétail et non les hommes, selon la tendance toujours plus répandue dans les pays avancés.

En Chine, en Inde, en Indonésie... le besoin de poursuivre au maximum la croissance agricole ne se justifie pas seulement par le souci de ne pas importer. Le second argument majeur — et parfois oublié — concerne l'emploi : il faudra encore de longues années avant que la plupart des pays d'Asie parviennent à une réduction sensible du nombre d'emplois dans l'agriculture. Il faut donc élargir toujours davantage le marché du travail¹⁰ en milieu rural dans l'agriculture et hors de celle-ci comme on l'observe déjà dans plusieurs régions avancées de tel ou tel pays.

Autre question délicate : la politique des prix agricoles et des intrants. Jusqu'à maintenant, les politiques adoptées ont contribué aux progrès évoqués dans cet article, mais d'une part, dans plusieurs pays les réserves de céréales dépassent les capacités de stockage¹¹, d'autre part les subventions deviennent très lourdes à supporter, ici aussi, quels que soient les régimes politiques. En Chine, en Indonésie, en Inde et chez ses voisins des mesures sont prises pour réduire les subventions des intrants. On cherche aussi à limiter les achats de céréales par l'Etat¹².

10. Il est évident qu'une telle hypothèse exige une mécanisation *sélective* des travaux agricoles.

11. La formule des travaux publics utilisant des paysans sous-employés et rétribués partiellement en grain est appliquée dans plusieurs pays, mais elle ne peut absorber suffisamment de grain. Quant aux exportations, les possibilités sont assez minces, compte tenu des prix et de la conjoncture mondiale.

12. En Chine, l'Etat réduit ses achats de grain aux paysans en rouvrant le marché privé des céréales. Dans les autres pays coexistent depuis plusieurs années le marché privé et les achats d'une partie du grain par l'Etat que lui-même vend par la suite.

Ainsi, peu à peu, les pays asiatiques commencent-ils à affronter les problèmes devenus lancinants dans les pays riches. Espérons qu'ils arriveront à des solutions moins onéreuses que les nôtres!

Quelles sont les chances de surmonter les obstacles qui subsistent de manière à élargir le processus en cours : accélérer et la production et le recul de la pauvreté? Compte tenu des facteurs physiques, l'Asie devrait continuer à améliorer le rapport population-production, mais la marge de manœuvre est assez étroite. Une plus grande efficacité dans la planification et la gestion de l'économie jouera un rôle tout à fait décisif. Le recul du dogmatisme et de la rhétorique de Pékin à Islamabad en passant par New Delhi, la ligne suivie dans plusieurs pays d'Asie du Sud-Est et d'Extrême-Orient constituent des facteurs encourageants, mais on ne saurait oublier les aléas de la politique, les éventuelles turbulences, le retour aux chimères de tout genre.

En conclusion la partie a beau être engagée dans la bonne direction, elle n'est pas définitivement gagnée. Pour le moment la victoire sur la famine tourne à la demi-victoire quand on parle de la faim.

P.S. — De la Chine au Pakistan en passant par l'Asie du Sud-Est, l'Asie est très durement frappée, en 1987, par la sécheresse ou par les inondations. Si les stocks accumulés permettent d'éviter le pire, nombre de pauvres connaissent une condition précaire. Ces calamités montrent combien il importe de renforcer encore davantage les efforts dans le développement rural.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubert, C., Chine, le décollage alimentaire, *Etudes rurales*, n° 99-100, 1985.
- Aubert, C. (sous la dir. de), Les réformes agricoles, *Tiers Monde*, n° 108, 1986.
- Brunel, Sylvie (textes réunis par), *Asie Afrique, greniers pleins greniers vides*, Paris, Economica, 1986.
- Cheng Ying, Taiwan, la modernisation au village, *Etudes chinoises*, vol. V, n° 1-2, 1986.
- Dumont, René, *La Chine décollectivise*, Paris, Seuil, 1984.
- Dumont, René (avec la coll. de Charlotte Paquet), *Taiwan : le prix de la réussite*, Paris, La Découverte, 1987.
- Etienne, Gilbert, *Développement rural en Asie*, Paris, PUF, coll. « Tiers Monde », 1982; *Rural Development in Asia*, New Delhi, Sage Pub., 1985 (édition élargie) traite de l'Afghanistan, du Bangladesh, de l'Inde, du Pakistan et de la Chine.
- Gourou, Pierre, *Riz et civilisation*, Paris, Fayard, 1984.
- Maurer, Jean-Luc, *Modernisation agricole. Le riz, la terre et l'homme à Java*, Paris, PUF, Genève, IUHEI, 1986.
- Mellor, J. W. et Desai, G. M. (ed. by), *Agricultural Change and Rural Poverty*, Delhi, Oxford University Press, 1986.
- Sarma, J. S., *Growth and Equity : Policies and Implementation in Indian Agriculture*, Washington, International Food Policy Research Institute, 1981.
- Schultz, T.W., *Transforming traditional agriculture*, New Haven, Yale University Press, 1964.
- Changes in rice farming in selected areas of Asia*, Los Banos, International Rice Research Institute, 1975.
- World Development Report 1982*, Agriculture and economic development, Washington DC World Bank, 1982.